

INSERTIONS

Adresse de 10 heures du matin à 6 heures
du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Solito

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Nombre du jour
n.º ancien

\$ 0 01
n.º 10

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

A TRAVERS LES BUISSONS

Nouveau théâtre.
On a inauguré à Paris le mois dernier, un
théâtre nouveau. Ce n'est pas qu'on y man-
que de théâtre... Il y en aurait plutôt trop,
et l'impresario ne manque pas d'audace, qui
a osé lever pour la première fois son rideau
alors que le thermomètre marquait tout au
moins 25 degrés de chaleur.

Peut-être a-t-il eu raison puisqu'il
s'est donné pour mission, sinon pour pro-
gramme, de célébrer, de protéger et de venger
la femme. Quoi que l'on pense du bien ou
mal fonde des revendications féministes, si
parfois elles nous semblent un peu lourdes et
pélagiques dans les Congrès, elles recitent
au théâtre une forme vivante et passionnante.
A ce point que l'union de ces deux mots:
Théâtre féministe, est presque un truisme.
Toute la littérature, ou du moins tout le théâtre
contemporain, ou plus précisément encore,
tout le théâtre contemporain à succès est fé-
ministe. Et je ne dis pas que cela dit ou ne
dit pas être ainsi, et que plus on parle de la
femme, plus on parle pour la femme dans
une œuvre dramatique, meilleure elle soit. Je
dis que le succès s'attache obstinément à la
pièce où la femme apparaît, où elle est mon-
trée avec admiration et avec amour. Tandis
que le théâtre où la femme est tournée en ri-
dicule ou en mépris est frappé de stérilité et
de malchance. Pourquoi?... On dit que les
femmes seules lisent des romans:—soit. Mais
au spectacle, à Paris, on rencontre plutôt
moins de femmes que d'hommes. Et ce sont
les hommes qui tiennent le rôle de juges et de
critiques des pièces... Rien n'y fait. L'histo-
re du théâtre contemporain nous démontre
que le «tombe aux pieds de ce sexe» doit
être la devise des dramaturges, s'il ne doit
pas insensiblement le succès.

—La preuve?... Je n'en donnerai qu'une
mais je la crois assez forte, parce qu'elle s'ap-
puy sur une expérience qui a duré plusieurs
années, et dont les résultats sont maintenant
hors de discussion. Quand on commence à
parler du Théâtre-Libre, et qu'une nouvelle
pièce d'auteurs dramatiques se fit, du jour
au lendemain, connaître du public, les pièces
triumphantes de la précédente école étaient
devenues et *Franchillon*, œuvres résolument fé-
ministes, qui glorifiaient, comme disent Vigne-
et Coulos, «l'enfant malade» jusque dans
ses faiblesses. L'école du Théâtre-Libre prit
d'abord, ainsi qu'il convient à de nouveaux
venus, la position exactement contraire. Elle
s'appliqua à nous montrer la naïveté, la faus-
seté et l'égoïsme de la femme.

Je sais bien que les hommes n'étaient pas
épargnés, puisque la thèse de ce théâtre (il y a
toujours une thèse au théâtre, avouée ou
non) fut que l'humanité est méchante et mé-
prisable, et que le comique dans l'insouciance mé-
me de sa méchanceté. Seulement, par con-
traste avec ce qu'on voyait avant sur la scène,
la femme nous parut encore plus décriée
et ravalée plus bas que l'homme. La mère fut
une sorte de proxénète, soumise de ven-
dre sa fille le plus cher possible, complice
d'ailleurs de celle-ci dans les infamies tracées
contre le mari; l'épouse fut une petite bête
sensible, émue tout à tour par le besoin de
caresses et le besoin d'argent; la jeune fille
fut une calculatrice avisée, économe de sa
virginité comme d'une marchandise qu'il lui
fallait voir de temps en temps, sans la lais-
ser toucher. Vous pouvez feuilleter tout le
répertoire du Théâtre-Libre, vous ne trou-
vez pas l'expression d'un sentiment fémi-
nin qui ne soit enchaîné de lubricité ou de cu-
pidité. Et je confesse volontiers que cette
façon de comprendre la femme fournit aux
écrivains un comique un peu tourmenté, mais
non sans acuité.

Et bien qu'arriva-t-il? Malgré le talent de
ses champions la pièce dite «Théâtre-Libre»
On ne la joue plus, on ne la fait plus. Pas
un auteur de mérite n'oserait aujourd'hui en
tenter la résurrection.

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(31) Du 8 Octobre 1897

CLAUDE

L'ETRANGÈRE

Parfois même, dit-on, elle prenait des en-
gagements pour le futur qui tombaient le
même jour, et, pendant quelques semaines,
on lui attribuait une préférence
marquée pour tel ou tel orateur...

Ses amis désignaient ces médisances:
«Virtuosisme», disaient-ils. Mais,
dans les tribunes, les cancaniers allaient leur
train.

Souvent Roland venait à la séance. Tout le
monde connaissait la princesse de vue, et peu
savaient qui était son mari. Ainsi, plus d'une
fois, il lui arriva d'entendre des paroles qui
—sans être des offenses dont il put demander
raison—entraient comme des fleches dans
ses oreilles.

Ah! comme, par moments, il aurait voulu
trouver l'occasion d'un duel—surtout s'il
avait été sûr de recevoir un coup d'épée mor-
tel!

La vie lui était si lourde maintenant!
Le mariage avait dépeuplé l'amour; le soup-
çon empoisonnait jusqu'au plaisir. Et puis,
toutes les activités si nécessaires à l'homme
lui manquaient. Parmi ces députés, aujourd'hui
maîtres de la France, il reconnaissait plus

Ténors et comédiens.
Nous nous plaignons volontiers de l'importan-
ce qu'on se donne le comédien et des airs qu'on
se donne le ténor, dans l'heureux temps où
nous vivons; et la vérité est que l'un et l'autre
se dressent au bout de toutes les avenues,
arrogants et superbes. Ce sont les grands
vainqueurs de notre époque, et ils le résu-
ment. Demandez plutôt à Novelli, interrogez
de Lucia.

Ainsi projeté en avant, le *Nus-tu-en*, en ses
outrecuidances, a fini par horripiler ceux qui
conservent encore quelque idée des conditions
normales de vivre et qui ne croient pas au
génie des perroquets du drame et des serins
de l'Opéra. Si bien dressés qu'ils soient!

Mais à qui la faute, si comédiens, mimes et
chanteurs nous ont ainsi envahis et si, de la
coïncidence des princes, ils sont montés au bon-
heur des princesses? Cette situation d'exces,
nous l'avons créée de nos mains, cette anomalie
de mœurs est l'œuvre de nos complaisances.
Le comique du coin en peut s'offrir un
verre de larmes sans qu'aucun d'eux ne lui
tende le bonneton. C'est sur toute la ligne
un reportage enlaidi; à pied, à cheval, à bicy-
clette, en bateau, il reçoit les hommages
des démocrates se piquant de ne plus ren-
dre à aucun maître. Sommes-nous bêtes!...
Et comment un personnage ainsi bombardé
de réclame, poussé au comble, échapperait-il
au comble de la vanité et du ridicule?... On
lui demande d'être un ange tout simplement...
Et des anges, vous savez, ça a beau temps
que nos mœurs n'en font plus, comme eût
dit Gavarni.

Si vous ne voulez pas que le comédien
vous emboîte des préventions et que le ténor
exige de vous le culte de l'atrie, ne commencez
pas par lui ériger des autels. Pourquoi l'en-
fer de roses si vous lui réservez des pommes
cuites!

L'Empire du Silence.

Un souvenir me revient d'une page de Carly-
le: «Si l'on considère à la ronde la bruyante
inertie du monde, paroles de petit sens, ac-
tions de petit mérite, on aime à réfléchir sur
le grand Empire du Silence. Les nobles hom-
mes silencieux, dispersés ça et là, et chacun dans
son ordre, pensant silencieusement, agissant
silencieusement, dont aucun journal ne fait
mention: ils sont le sel de la terre. Un pays
qui n'a que ce point de ces hommes est
dans une mauvaise voie. Comme une forêt
qui n'aurait pas de racines, qui aurait tourné
en feuilles et en branches, devrait nécessaire-
ment bientôt se dessécher et n'être plus
forêt, —malheur à nous, si nous n'avions rien
de ce que nous pouvons montrer ou dire.
Le silence, le grand Empire du Silence: plus
grand que les étoiles, plus profond que le
royaume de la Mort! Lui seul est grand: tout
le reste est petit.»

N'est-ce pas que Carlyle parle ici d'une
façon saisissante, et comme sous ces paroles
d'une bizarrerie qui nous déroute il y a, pour
peu que vous vouliez y réfléchir, un sens pro-
fond, un enseignement, une forte leçon. Ce
qui sauvera la France, sa réserve, son carac-
tère, c'est ce grand Empire du Silence, tous
ces hommes qui demeurent en dehors de la
petite tribu des politiciens. Mieux encore, ce
qui nous sauvera, ce sont les sentiments mal
faits pour être exprimés, la tradition natio-
nale, le sang de notre sang, l'essence fran-
çaise, le sang de nos pères, l'essence fran-
çaise, les systèmes, les discours, tout cela,
c'est des feuillages, et des branches, mais la
vie monte des profondeurs racines. C'est d'en-
bas qu'il faut élever pour s'élever en raison
dans quelques uns.

Marguerite, Juliette, Elvire, et vous aussi
Manon, ah! le beau temps d'amour que le votre
celui où l'on ne lisait pas couramment les
comptes rendus de l'Académie de médecine!
Maintenant on sait de quel état était fait, et ca-
pable le plus fin de l'ivresse que vous versiez
aux chers amants, et le poète ne chanterait
surtout pas avec une atroce vision de labora-
toire, cette *odor de femina*, plus subtile que
toutes les essences, plus soulevante que
l'invitation à la valse. Il est vrai que de son
côté aussi Don Juan sous toutes ses espèces
reçoit un coup fatal, Don Juan qui bostonne,
Don Juan qui tennis, Don Juan sentimentai ou

hercule, et même Don Juan tzigane, et les
observations d'un simple savant ont suffi à
déterminer un si prodigieux krach d'illu-
sions.

M. Arloing, de Lyon, étudiant la sueur hu-
maine, vient de prouver qu'elle est toxique.
Après exercice, naturelle, perlant de source,
elle n'est que plus redoutable, et quelques
gouttes injectées à des cobayes ont donné des
résultats merveilleux de mort instantanée.
Quelle surprise que la science nous réserve,
il convient de lui offrir une considération dis-
tinguée: mais n'est-elle pas particulièrement
désolante, cette entrée solennelle des co-
bayes dans ce qui touche de si près à l'hu-
manité, cette relation nouvelle avec «l'ani-
mal-roi» ne sera pas très étonnante; mais
quelle déception, tout de même, de voir se
conclure par une expérience avec lui ce qui
fut l'imaginaire du bal et l'attrait des rendez-
vous.

Encore un poison, encore un charme qui
tombe, encore un paradis perdu. Pour peu
que le progrès se poursuive, et il y a des
craintes, plus rien ne subsistera de ce qui
nous semblait le plus désirable, de la possibi-
lité, déjà très précieuse, de se laisser ravir
sans qu'il y ait aussitôt atteinte à l'admira-
tion, au prestige, au rêve. Dans toute sa la-
cune, ce sera le triomphe d'une carcasse qui
de moins en moins paraîtra l'œuvre parfaite
d'une divinité très bonne, et pour être encore
un peu heureux il faudra supplier le Ciel qu'il
nous rende l'ignorance.

Carpe diem. Traduction libre en bon fran-
çais: «Fais-toi de vivre.»

Revenons et mélancolique, Flavie se prome-
nait hier dans l'ombre croissante du crépus-
cule. Des boucles noires lui offraient l'am-
our. C'était le temps du patricien orgueil
l'ennui des ans n'avait pas fini encore le jar-
din de ses grâces. Elle avait été, pour les vio-
les et les lûtes de sa cour galante, la rude
amazone qui se rit des musiques et se plait
au tourment des coeurs sincères.

Et puis un jour les musiques se turent;
l'écarter les coeurs sincères allèrent demander
à des beautés plus comptissantes le baume
d'amour qui guérît toutes meurtrissures...
Les pas de l'homme cessèrent d'errer au bord
des fontaines, on ne semait plus qu'un visa-
ge pâle de ressembler aux heures sans es-
poir.

Un à un les amis s'en sont allés; au lieu
des tendresses dont elle eût pu s'entourer, on
ne voit que les cupidités qui la guettent.

«La diffamation n'est plus un accident, elle
est devenue une industrie. Ce n'est plus les
idées que l'on combat en face, ce sont les
hommes qui les défendent qu'on frappe par
derrière. On ne surexcite plus les passions,
on exploite les appétits, on propage la haine
des esprits sont partout, dans les villages
comme dans les cités, chaque jour assaillies,
pénétrées bientôt saturées par la calomnie
devenue pour tous, ou du moins pour quel-
qu'un, émerge de la foule, le pain quotidien.
Il n'y a pas une jolie femme, pas un homme
d'esprit, pas un citoyen méritant, pas un né-
gociant heureux qui ne passe par les griffes
de la diffamation. Les laides, les sots, les in-
capables, les parias du sort ou de la fortune
sont les seuls qui puissent espérer de lui
échapper.

L'homme de théâtre n'attache guère plus
d'importance à sa signature qu'un cachet
qui l'appose au prologue sur le pacte rouge
que lui propose le diable. «C'est mon âme
que tu veux! La voilà!» Il sait bien qu'il ne
sera pas d'âme pour elle et qu'il aura tou-
jours le droit de s'asseoir au Paradis, parmi
les trônes et les dominations entre Léonide
Leblanc et Alice Ozy. L'habitude le vitre dans
une nature de toile peinte, avec des gens
maquillés, de prendre des glaces faites avec
du coton, de se précipiter dans une mer agi-
tée par des figurants, de jeter à la courtoisie
une liasse de billets faux, de brier sa camarade
puis de lui tendre la main pour le rappel,
doit nécessairement donner cette idée que,

puissance de domination, qui semblait de-
voir, dans un temps prochain, l'élever au
pouvoir, l'idée de s'en faire aimer lui était
venue.

Ses premiers instincts, jadis trompés, lui
revenaient, être la maîtresse de qui pouvait
être le maître, l'avait toujours hantée. Et
puis, ce jeune héros, bien que souverainement
flatté d'être l'objet des préférences de la
princesse, ne laissait pas voir et se laissait
attendre.

Et alors, la pensée qu'elle aussi pourrait
aimer, avait troublé le cœur d'Isabel.

Elle était donc, quand le tribunal manquait
à sa réception du soir; elle était jalouse,
quand, à la séance, sa loge nette se bruyait
sur telle ou telle tribune, où apparaissait
quelque femme faite pour plaire.

Et elle se demandait si, jusqu'alors, elle
avait aimé.

Une fièvre inconnue, en effet, s'emparait
d'elle quand le tribunal devait venir; elle était
heureuse, si un regard, un mot lui témoi-
gnait de l'intérêt, de la curiosité, une cer-
taine envie d'engager la lutte.

Et est-ce qu'elle avait jamais attendu avec
angoisse, souffert d'un manque d'indiffé-
rence?

Mais il était laid ce tribunal, commun, bru-
tal;—Du talent? Oui, si on voulait; de l'incor-
rection aussi! Combien mieux parlait le duc
de Broglie! Seulement on ne l'entendait pas;
et puis il ne nous remuait pas l'âme...

D'ailleurs, l'heure du tribunal était venue,
sans doute il le savait ce qu'il fallait dire à la
masse électorale,—et même aux princesses,
à ce qu'il parlait.

Isabel, toujours sûre d'elle-même jusqu'à

devant comme derrière la rampe, rien n'est
arrivé! Mais l'excuse va cesser d'être valable
en ces temps de vérité au théâtre. Elle était
bonne autrefois, quand raisonnait encore la
voix du sang, alors que la comtesse, mère
d'un enfant perdu, ressentait un je ne sais
quoi à la vue de la petite mendicante.

A présent qu'on travaille dans la vraie, que
la comtesse fait arrêter la petite mendicante
pour vagabondage, qu'on sert de vraie soupe,
qu'on a de vraie eau, qu'on montre de vraie
chair, il convient d'avoir de vrais engage-
ments!

Le reine Victoria encourageait de tout son
pouvoir le goût du jardinage qu'elle remar-
quait chez ses filles; mais, surprenant un jour
l'une d'elles en train de manier le sécateur du
bout de ses doigts finement gantés de chair,
elle ne put s'empêcher de dire: «Quand j'étais
enfant, j'avais la passion du jardinage; mais
je mettais de vieux gants pour me livrer à
cette occupation.—Parfaitement, ma mère,
répondit, sans se troubler, celle qui devait
être l'épouse de Frédéric III, mais vous n'é-
tiez pas née princesse royale d'Angleterre.

Un joli mot.

On sait que le baron Alphonse a une ten-
dresse toute particulière pour un petit chien
de race assez vague, l'emmino dans ses vo-
yages, se soumet docilement aux moindres
caprices de ce tyranisme favori, lui livre les
fauteuils de son cabinet de travail. Le «cabo-
est d'humeur bargeuse, grogne à tout venant
mordille même des fois les nettoyeurs qui ne lui
conviennent pas.

Aussi l'autre jour le baron fut-il fort éton-
né quand il vit son chien faire toutes sortes
de fèces à un de nos plus élégants clubmen—
plus riche d'esprit que renté.

Et celui-ci ayant remarqué l'effarement et
aussi un peu l'ennui du maître jaloux qui
plissait le front du grand financier, sourit et
s'écria:

«Votre chien, monsieur, doit s'imaginer
que je suis plus millionnaire que vous!»

Pirate.

CONTE DE NOËL

Le conte qui suit pourrait aussi bien être
narré à l'époque ou à la Trinité. Je l'appelle
néanmoins conte de Noël parce qu'il me fut
conté pendant le réveillon.

La Corne de l'Alcade

Il y avait une fois, il y a de cela très lon-
gtemps, dans le village de Santo-Prépuce,
en Andalousie, un alcade du nom de Pamphilo.

Cet alcade qui était bien le plus laid des
alcades de toutes les Espagnes, était en mé-
me temps d'une jalousie extrême; il fut dire
qu'il jouissait à sa jalousie une bête outran-
gée et que, sur sa bête, se greffait un
caractère des plus hargneux.

D'ailleurs, comme il fut admette en toutes
choses des circonstances atténuantes, nous
devons dire que la senora Pamphilo, la belle
Anthelmia, était fort coquette.

Cheveux noirs, yeux noirs, lèvres rouges,
piels mignons, petites mains, oreilles ap-
pétissantes, elle réalisait le type de «l'Andalo-
seau sein bruni» rêvé par le poète; sans com-
pter ses contours gracieusement arrondis qui
rappelaient, suivant le point de vue auquel on
se plaçait, soit une paire de beaux fruits d'or
de son pays, soit les deux hémisphères d'une
grosse pastèque.

Vous avouerez qu'il eût été vraiment dom-
mage qu'un seul homme profitât de tous ces
trésors, cet homme fut-il alcade, s'appela-t-il
Pamphilo.

Comme noblesse, beauté oblige, et une jolie
femme a le devoir de faire le bonheur de ses
semblables.

Or, le semblable d'une jolie femme, c'est un
beau garçon.

C'est ce qu'avait compris la belle Anthel-
mina, et c'est pourquoi au moment où com-
mence cette véritable histoire, elle faisait les

lors, et marchant dans la vie en reine victo-
rieuse, se sentait en face de lui, douer d'elle-
même. Elle comptait ses années... N'était-elle
pas bien vieille! Dans ses cheveux, quel-
ques fils d'argent ne traînaient-ils pas les fils d'or?
Sur son front quelques rides ne gravitaient-elles
pas ses préoccupations et ses douleurs? Sa
taille avait-elle conservé sa flexibilité et sa
grâce?

Quant au tribunal, il savourait la jouissance
de voir mourir sa conquête. Non qu'il fût épris
d'elle, elle était éprise, mais parce qu'il se
grisa d'avance des plaisirs d'orgueil et des
plaisirs d'esprit qu'il sentait pétiller dans cette
coupe d'amour.

Et puis, elle lui apportait ce qui lui man-
quait: la connaissance des choses d'hier, et
des contingents apportés à la situation pré-
sente, et par le passé et par l'extérieur...

Enfin, de son salon électrique, il pouvait se
faire un centre d'action et un instrument de
régime...

Deux impulsions égales, parties de points
divers, poussaient donc ces deux êtres l'un
vers l'autre...

Et pourtant, pas une parole d'amour n'a-
vait été prononcée entre eux, pas de prélimi-
naires échangés quand, un soir, comme elle
rentrait à Paris, au grand trot de ses che-
vaux, elle le rencontra entre Virroly et Sèvres.

Il salua, fit un signe au cocher pour lui in-
diquer d'arrêter un moment. Puis, à la por-
tière:

—Pouvez-vous me ramener à Paris, prin-
cesse? demanda-t-il. J'ai manqué le train.

—Montez, dit-elle, devenue toute rouge.

L'attaque fut brutale, la défense nulle.

Au lendemain, Isabelle était amoureuse... et

délites d'un jeune capitaine de lansquenets
en garnison dans la ville voisine.

Le lansquenet, gentilhomme et beau cava-
lier, avait tout ce qu'il faut pour plaire, aussi
plaisait-il, et ce qu'il faut également pour ex-
citer la jalousie d'un mari.

Car le nôtre n'avait pas été sans s'apercevoir
des «villades du bel officier; des sourires de
sa jolie moitié; des bouquets qu'elle portait à
sa ceinture et dont les couleurs se retrouvaient
à la boutonnière du gentilhomme; de l'eau bô-
nite offerte à la sortie de la messe, eau avec
laquelle on faisait un signe de croix dont le
diable riait; et autres menus signaux télégra-
phiques, où l'électricité de l'amour jouait un
très grand rôle.

Aussi le seigneur Pamphilo était-il furieux,
et sans l'épée du militaire... Mais il y avait
cette épée; aussi se contentait-il de faire des
scènes à sa femme, qui d'ailleurs les lui ren-
dait bien, et d'exercer à l'encontre de nos deux
amoureux, une surveillance d'argus.

Malgré cela, —peut-être à cause de cela,—
notre alcade se laissa prendre —comme un
simple diplomate, au stratagème imaginé
par Mina et son ami.

Un soir, au moment où le soleil disparaissait
derrière la montagne, Mina prenait le
frais assise sur un banc à côté d'une porte, rê-
vant sans doute à ses amours, tandis que son
tyran la surveillait du balcon. Un homme, au
teint basané et vêtu comme un *zingari*, s'a-
dressant à elle lui demanda le senor alcade.

Celui-ci cria au visiteur de monter, se
préparant à recevoir fort mal ce vagabond
qui vient le déranger au moment de son occu-
pation favorite: la surveillance de sa femme.

—Senor alcade, lui dit l'homme, dans un
espagnol que n'aurait pas désavoué un vache
de La Plata, je viens proposer à votre Seigneurie
l'achat d'une des sept merveilles du monde.
C'est une corne...

Misérablement interrompit Pamphilo, voyant
là une allusion.

—Calmez-vous, señor, cette corne est une
de celles du bélier que le patriarche Noé of-
frit en sacrifice sur le mont Ararat, en voyant
que le déluge avait pris fin.

—C'est vraiment fort curieux...

—Voici, señor, ce précieux souvenir.

Ce disant le *zingari* présentait à l'alcade une
vieille corne de bélier, très ébréchée.

—Et vous êtes certain de ce que vous avan-
cez?

—Absolument, señor, et la preuve est que
je vous la vends très bon marché. Vous com-
prenez que je ne me hasarderai pas à vous de-
mander une pareille somme si je n'avais la
certitude...

—Puissamment raisonné... Quant à vous
acheter quoi que ce soit... Adressez-vous
plutôt pour cela au musée de Burgos; quant à
moi...

—Votre seigneurie reviendra sur sa déci-
sion quand elle connaîtra les qualités magi-
ques, diaboliques et cabalistiques de cette
corne de bélier.

(La fin à demain.)

La Vie Littéraire

Sous ce titre «La Belle d'Août», notre ami
et confrère Auguste Marin, qui s'est fait au-
jourd'hui une place importante dans la pre-
sion parisienne et notamment au *Journal*, vient
de publier chez Ollendorf un livre tout par-
fumé d'exquises senteurs provençales, qui
fleure la terre natale dans toutes ses pages. Il
y a là une succession de petites études, de
fantaisies d'un color, d'une poésie et d'une
observation charmantes. Coins de calan-
ques, bords de qui sont surtout, au seuil
du livre, autant de cadres dans lesquels l'au-
teur a placé de courtes histoires dont quel-
ques-unes d'une émotion intense. Celle qui pour
titre: «La Mer parlait» est, entre autres, un
petit chef-d'œuvre de mélancolie pénétrante.
Il s'agit d'un vieux marin qui après avoir battu
le golfe dans tous les sens, est surpris un
jour, au large, par un orage et frappé de céci-
té par la foudre.

Maintenant il passe ses journées devant la
mer, qu'il ne voit plus, mais qu'il entend,

le tribunal, ravi de se sentir le maître de cette
influence, l'ami de cette élégante, de cette
grande dame, qui avait tenu le plus haut rang
en Angleterre,—en France, à la cour de Na-
poléon III,—à Rome, au temps de la trans-
formation de la ville papale en capitale de l'Ita-
lie.

Que ne devait-elle pas savoir? Et, en la pos-
sédant, ne possédait-il pas tout cela?

Lui, émergent d'hier des couches popula-
ires n'allait-il pas trouver, dans cette alcôve,
l'éducation toute faite qu'il eût lentement ac-
quis s'il était né fils du pair de France, cin-
quante années au paravant, et qu'il eût suivi,
entièrement, telle ou telle des carrières les plus
glorieuses?

Quelle étape cette liaison lui faisait brù-
ler?

Le salon de la princesse, en effet, devint
le point de repère où se joignirent des hom-
mes, bien opposés les uns aux autres: M.
Thiers et le tribun, qui n'eurent connaissance:
les chefs de la gauche s'y rencontrèrent avec
les diplomates, avec des membres du clergé, des
chefs de l'armée, des députés de la droite:
le tribunal, d'épouvantail qu'il était, y apparut
comme l'héritier du lendemain.</

A LOS ESTANCIEROS

100

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondonau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:

Calle 18 de Julio núm. 47

MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie

(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA CASQUE EN 1828)

Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesos y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
PARIS: J. DALLOZ, 13, Boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS.

CARLOS SPANGENBERG & C. A

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 384 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería

Almidon
MACK
de doble Fuerza

Con esta nueva preparación no plancha con sorprendente rapidez, efectividad y sin lastre y fuerza extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante Inventor H. Mack, Ulm a.D.

Únicos Depositarios para el Rio de la Plata:

STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario

Auction—Génova—Manchester—Berlín.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
ED. PINAUD

PARFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TENUE PAR AUGUSTE GEBELIN—Meubles commodités pour voyageurs

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO

20 — CALLE CAMELONES — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

BAÑO	PRECIO	BAÑO	PRECIO
Baño higiénico, en ropa.	\$ 0,20	Baño higiénico, en ropa.	\$ 0,20
sin ropa.	0,25	sin ropa.	0,25
de almidon, con ropa.	0,40	de almidon, con ropa.	0,40
sin ropa.	0,34	sin ropa.	0,34
de almidon, con ropa.	0,30	de almidon, con ropa.	0,30
sin ropa.	0,26	sin ropa.	0,26
de almidon, con ropa.	0,24	de almidon, con ropa.	0,24
sin ropa.	0,20	sin ropa.	0,20

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña provee a su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente

61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37

PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau Dictionnaire encyclopédique, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS

que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes en 4 imprimés sur trois colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incompréhensible: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en série (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B. — La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du "Courrier Franco-Oriental", 16 Maciel, MONTEVIDEO

J. DURANDEAU
ARTÍCULOS FRANCESES
MUEBLES, TAPIERIA

Especialidad en muebles de fantasía para salón, Bronce y objetos de arte

Montevideo. URUGUAY, 22 y 24.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COMRADORES

Una botella de 200 litros sin casco	\$ 21,00	sea el litro ó kilo	\$ 0,12
Media " " " "	10	" " " "	0,06
Quarta " " " "	5	" " " "	0,03
Unos juanes " " " "	15	" " " "	0,18
Vinagre de vino " " " "	2-10	" " " "	0,14
Grapa " " " "	" " " "	" " " "	0,20

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se pagan \$ 2,00 por botella ó \$ 1,50 por media ó \$ 1,00 por cuarta.

Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el puerto en Montevideo.

POR ORDENES: GRANJA GIOT, S.M. 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—ALCOHOL REPARTIDOR.

AL ESTABLECIMIENTO Y FERIA

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se desea hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de cada caso, en una sola vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

LIGURIA

Capitan: A. J. COOPER

Saldrá el 8 de Octubre de 1897

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lishon, Coruña, La Pa.

lice (La Rochelle) y Liverpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A OREÑA EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedes, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferro y Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y macame; están iluminados á luz eléctrica y provistos de las mejores modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Pen-leton du "Courrier Franco-Oriental"

(130)

Du 8 Octobre 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

II.—A TRAVERS LE CRIME

CHAPITRE X

LE DÉLIT

Quand il ne resta plus, les deux assassins le prirent l'un par les pieds, l'autre par la tête et le portèrent dans le trou à fumier.

Il ne se réveilla que sous l'impression douloureuse plus douloureuse que celle du conte, du fumier qui posait sur sa poitrine et l'étonnait.

Le cauchemar avait été si horrible que le

jeune magistrat s'éveilla baigné de sueur, en proie à un trouble nerveux indicible.

Il s'habilla à la hâte et partit.

Mais en quittant l'auberge où il avait passé une si mauvaise nuit, il regarda longuement l'homme et la femme. Et sans doute sous l'impression du rêve affreux qu'il avait tourmenté, il lui parut que tous deux avaient des têtes de bandits.

Un an après, M. Bérard était nommé substitut justement au chef-lieu d'arrondissement de ce pays sauvage où il avait si mal dormi.

En arrivant au parquet, il fut mis, au contraire d'une instruction judiciaire qui depuis l'année précédente passionnait la contrée.

Un officier ministériel, notaire ou huissier, je ne me souviens plus exactement, avait disparu l'année précédente un jour qu'il était allé toucher une grosse somme.

On était certain que le malheureux avait été assassiné et on ne parvenait pas à trouver les assassins.

Cependant, au moment où arriva M. Bérard, des dénonciations anonymes avaient prévenu le parquet que, le soir de sa disparition,

l'huissier ou le notaire s'était attiré dans une auberge où on ne l'avait pas vu sortir.

Le juge d'instruction, sur cette simple indication, avait arrêté les aubergistes, l'homme et la femme, et convoqué M. Bérard, pour ses débuts au parquet, à assister à leur interrogatoire.

Quel ne fut pas l'étonnement du substitut en reconnaissant, dans les deux personnes arrêtées, l'homme et l'épouse de l'auberge du "mauvais réveil".

Il lui vint aussitôt comme une intuition et il demanda au juge d'instruction la permission d'interroger à son tour cet homme et cette femme qui n'avaient avec la dernière énergie.

—Vous êtes les coupables, leur dit-il, et je le sais d'autant mieux que je vous ai vus commettre votre crime. C'est vous, l'homme, qui avez coupé la gorge de la victime avec votre grand couteau et tous deux vous avez porté le cadavre dans le trou à fumier où il doit être encore!

Les deux aubergistes furent pris d'un tremblement nerveux; il leur semblait sans

doute qu'ils verraient apparaître devant eux le spectre de l'homme qu'ils avaient assassiné; ils se jetèrent à genoux, éperdus, et avouèrent leur crime. On retrouva le cadavre de l'assassiné dans la trou à fumier inondée.

Je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène, pas plus du reste que M. Bérard ne s'en est chargé lui-même.

De tout temps, il semble que le rêve a été parfois pour certains individus une sorte de prescience ou de divination. Les savants, du reste, s'accordent maintenant pour reconnaître au sommeil magnétique, au somnambulisme, des facultés divinatoires particulières.

Je ne suis pas plus un savant qu'un homme de lettres, et je ne puis, quant à moi, constater qu'une chose, c'est qu'au cours de ma carrière, il m'est arrivé une aventure qui rappelle par plus d'un côté celle de M. Bérard.

Au mois de janvier 1891, j'appris qu'on avait trouvé étranglée chez elle, dans le modeste appartement qu'elle habitait rue du Terrier, à Vincennes, une vieille femme nommée Mme Bazire.

J'arrivai à Vincennes immédiatement avec M. Guillot, juge d'instruction, et M. Grimal,

le commissaire de police, nous conduisit dans la maison où tout avait été laissé en place.

Dans une étrange chambre à coucher tapissée de bannières et ornée d'une foule d'objets religieux, le corps de la pauvre vieille femme était étendu sur le parquet, au pied du lit, la face contre terre.

L'assassin l'avait étranglée, puis sur le dos avait placé une lourde malle. Une malle d'un très vieux modèle, aussi vieux sans doute que sa propriétaire, recouverte en peau de sanglier, et dont des nervures de chène consolidaient le couvercle. De plus elle était garnie de quatre roulettes.

Mme Bazire était une brave femme, vivant exclusivement d'une petite rente viagère de 800 francs. C'était le type même de la vieille dévote; depuis plus de trente ans qu'elle habitait Vincennes, elle n'avait jamais manqué chaque matin d'assister à la messe et à tous les offices, vêpres, saluts, neuvaines et le reste.

La dernière fois qu'on l'avait vue, elle était sortie pour aller à la messe de neuf heures, disant qu'elle reviendrait bientôt sans doute, parce qu'elle voulait faire quelques réparations à son appartement, ou qu'elle irait dans la journée, toucher à la Nationale les arrérages de sa rente.

On ne s'occupa pas d'abord dans la maison de sa disparition. On crut qu'elle avait été faire une longue course dans Paris, et qu'elle était rentrée tard sans qu'on l'eût vue.

Cependant, le lendemain, les voisins commencèrent à s'inquiéter. Mme Bazire recevait tous les matins, un petit journal religieux, le *Messenger de Sainte Philomène* qui indiquait aux personnes dévotes les prières qu'elles devaient dire dans la journée. Même quand elle était malade et alitée, la pauvre vieille se traînant sur les mains, venait chercher son journal.On remarqua que le *Messenger de Sainte Philomène* était resté sous la porte. On frappa sans obtenir de réponse et on alla prévenir le commissaire de police, qui envoya chercher un serrurier et fit ouvrir.

(A suivre.)

COEUA NEURASTHENIA, ABATIMIENTO moral ó físico, ANEMIA, FLAQUEZA
CONVALESCENCIA, ATONIA GENERAL, FIEBRE de LOS PAISES CALIDOS,
DIARREA CRONICA, AFECION del CORAZON

ELIXIR, KOLA MONAVON.

10 Premios Mayores
10 Diplomas de Honor
10 Medallas de Oro
10 Medallas de Plata

TONICOS
PODEROSOS REGENERADORES, QUININIFICANDO LAS FUERZAS, DIGESTION
PROTEIDA en BONTON, FLESCIA Y DROGA de CUIZOL de MIZAL

FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milan

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1874, Venecia 1876, Filadelfia 1876, Sydney 1881, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1881, Turin 1881, Amberes 1881 y muchas otras recompensas.

ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Exposicion de Brera 1881 y París 1889. Medalla de oro á la Exposicion Italo-Americana Génova 1882. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1882.MAMMAS HONORIFICENCIAS
Unicos concesionarios para la América del Sur de 1875.

CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA

EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, mal del hígado, spleen, mal del corazón, anti-óbrico, anti-febril según queda comprobado por cantidad de certificaciones métricas. No se debe al público engaños por las muchas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítimo.

Fernet-Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:

METZEN-VINCENTI Y C.º -- Montevideo

debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.